

CHAPITRE XXVII.

ARMÉE DES SERFS.

Tout se passa comme Ben-Joseph l'avait prédit. On reçut la nouvelle que les Russes avaient passé les frontières, le prince Daniel à leur tête ; la noblesse et le clergé, au lieu de courir à la défense du pays et de s'empresser d'offrir leur appui au roi, résolurent de profiter du malheur public pour obtenir de nouveaux privilèges, arracher de

nouvelles concessions. Le clergé, à part l'évêque de Krakovie, qui protestait hautement contre son intolérance, le clergé ne promettait ses secours qu'à la condition que les Juifs seraient expulsés. La noblesse ne consentait à prendre les armes et suivre Kasimir que s'il voulait s'engager à les exempter pour l'avenir de tout impôt. Le pan de Wola et le prêtre Martin étaient au comble de la joie, en pensant qu'ils allaient à leur tour triompher, et que Kasimir serait forcé à s'humilier devant eux. L'envoyé du roi de Hongrie et le nonce papal usaient de mille intrigues pour rendre plus difficile encore la position du roi de Pologne; toutefois ils cachaient soigneusement leurs menées, et poussèrent l'hypocrisie jusqu'à demander audience à Kasimir pour l'assurer de leur dévouement. Le premier témoigna son chagrin de ce que les conjurés avaient osé se servir du nom du

prince de Hongrie, et assura Kasimir qu'il viendrait en personne à Krakovie, pour mieux lui prouver son respect et son attachement. Le second fit les mêmes démonstrations amicales au nom du pape, et tous deux offrirent à Kasimir le secours de leur maître dans une guerre qui intéressait la religion catholique romaine, menacée par les schismatiques.

Kasimir savait le cas qu'il devait faire de ces manifestations, et répondit avec dignité qu'il avait assez de forces pour repousser une injuste invasion et châtier un ennemi provocateur. Cependant l'indifférence de sa noblesse et le fanatisme du clergé l'indignaient; il songeait, avec un sentiment de colère et de mépris, qu'au moment du danger, au lieu de concentrer leurs efforts pour défendre la patrie, ils ne pensaient qu'à satisfaire leur orgueil et leur ambition.

Par moments, lorsqu'il considérait l'épée de Boleslas le brave, suspendue dans la grande salle du château, il pensait : je n'ai qu'à saisir cette arme glorieuse, et faire appel au peuple pour écraser à la fois l'ennemi du dehors et ces castes orgueilleuses du dedans, qui fondent leur puissance sur l'asservissement du trône ; mais ces pensées étaient passagères dans l'esprit de Kasimir ; il reculait devant les flots de sang qu'une guerre civile eût fait répandre. Il espérait, à la longue, vaincre le fanatisme du clergé par la propagation des lumières, et dompter l'orgueil de la noblesse par de sages réformes.

Il résolut de leur montrer qu'un roi aimé de son peuple pouvait se passer de leur appui et de leur secours. Loin de s'abaisser à faire des concessions, il fit acte d'énergie. Entouré de l'évêque de Krakovie, de Jacques

de Melchitin et de plusieurs prêtres et seigneurs honorés de l'estime générale, il rassembla le peuple, et promulgua un code qui réprimait les abus des seigneurs, protégeait les serfs, et autorisait le libre exercice de tous les cultes, et en même temps il déclara félon et traître quiconque oserait désobéir à ces lois. Ce premier devoir rempli, le code et l'épée à la main, il appela aux armes les volontaires, assurant la liberté aux paysans qui se rangeraient sous ses drapeaux, et donnant ses trésors pour couvrir les frais de la guerre. Un plein succès couronna la magnanime résolution de Kasimir. Les nobles, étonnés, n'osèrent manifester leur mécontentement que par le silence. Les serfs, quittant en toute hâte leurs pénibles travaux, accoururent en foule à Krakovie avec leurs faux redoutables ; l'ouvrier changea son outil en lance ou épée, et soixante mille combattants ré-

pondirent au premier appel; il ne manquait que des cavaliers pour que Kasimir pût être assuré du triomphe.

C'était un beau spectacle que de voir les bataillons de paysans krakoviens, qui accouraient par milliers, en chantant des airs guerriers et nationaux, auxquels ils ajoutaient des louanges pour Kasimir, leur libérateur; c'était quelque chose de touchant de voir le roi populaire entouré par *ses enfants*, partager leurs exercices, leurs travaux, manger à leurs tables, leur donner en toutes choses exemple; partout où il se montrait, il était salué de bruyantes acclamations de joie et de reconnaissance. Krakovie en un clin d'œil fut changée en un vaste camp où l'on ne voyait que soldats, où partout résonnait le cliquetis des armes. Les nobles, qui d'abord avaient gardé le silence par étonnement, maintenant le gardaient par effroi; ils

comprenaient que le roi, avec une telle assistance, n'aurait qu'à donner un signal pour les anéantir.

Les bourgeois ne restaient pas muets spectateurs de l'enthousiasme des serfs guerriers; ils s'empressaient de venir saluer les défenseurs du pays, et préparaient des tables devant leurs maisons pour fêter ces braves. Il n'y manquait ni bière, ni hydromel, ni légumes au lard, ni rôti succulent; quel régal pour ces malheureux, qui, dans leur vie, n'avaient mangé que du pain noir, et bu que de l'eau ou de la détestable eau de vie. Les belles Krakoviennes, à la fin du repas, venaient leur jeter des fleurs et des couronnes, à eux malheureux qui, jusqu'à ce jour, n'avaient eu d'encouragement que les menaces de leur seigneur et les coups de fouet de l'intendant.

En entendant ces chants guerriers, ce ac-

clamations bruyantes, en voyant cette gaieté, cette joie unanime, on eût vraiment pris les préparatifs de guerre pour des préparatifs de fête et de réjouissance.

Tandis que Kasimir appelait les serfs aux armes, Ben-Joseph ne perdait pas le temps; déjà il avait envoyé à Léopol ce même Ephraïm, fils du rabbin Morgenstern, que nous avons vu pour la première fois, comme mendiant, au banquet de Ben-Himmel; c'est lui qui avait mis le chef israélite au courant des événements qui s'étaient passés dans la Russie Rouge; maintenant c'est lui qui se charge de porter ses ordres aux rabbins de Léopol, et qui se rend garant que l'armée russe manquera de provisions, et que les Juifs, de l'autre côté des frontières, réuniront tous leurs efforts pour assurer le triomphe de Kasimir. Quant à Ben-Joseph, il se ren-

dit auprès du chef des Goralles, dans les montagnes.

Ordinairement, quand il voulait pénétrer jusqu'à *Bras-du-Diable*, il amenait avec lui un chariot rempli de haches, de couteaux et d'autres instruments, dont ces habitants des forêts et des rochers pouvaient avoir besoin. Cette fois il marche à pied, libre de tous fardeaux, ne portant avec lui qu'une lettre du roi, qui promet la liberté et l'oubli du passé à ceux des Goralles qui prendront part à la guerre contre la Russie. A peine eut-il traversé les plaines et abordé les premières collines, qui, s'élevant de chaîne en chaîne, conduisent aux plus hautes montagnes du nord de l'Europe, qu'il fut arrêté par la voix d'une sentinelle; Ben-Joseph ne s'attendait pas à cette prompte rencontre, et s'arrêta d'autant plus étonné qu'il lui sembla reconnaître la voix de celui

qui lui barrait le passage : c'était un homme âgé, d'une haute stature ; comme tous les montagnards, il portait un pantalon collant, serré par un cordon de cuir ; sur un de ses bras pendait une jaquette à manches flottantes, qui, en cas de besoin, servait de court manteau ; sa poitrine était à peine couverte par une chemise blanche, sans col, fermée par un bouton en cuir, bien luisant ; un bonnet fourré, en forme de pyramide, couvrait sa tête ; ses armes se composaient d'un gros bâton et d'une hache légère. Quel fut l'étonnement de Ben-Joseph quand dans cet homme il reconnut le pauvre Épinard ! Depuis quelques jours qu'il habite dans les montagnes, il est complètement transformé. Déjà il a gagné la bienveillance du chef, la confiance de ses camarades, qui partagent avec lui leur nourriture et leur refuge. De son côté il les assiste dans leurs travaux, qui

consistent à chasser dans les forêts, à pêcher dans les fleuves des montagnes, à se creuser des espèces d'habitations dans le creux des arbres, dans la fente des rochers. Cette vie si dure, qui excitait plutôt la faim qu'elle ne donnait moyen d'y satisfaire, plaisait à Épinard et lui avait déjà rendu sa gaité et sa force primitives, par le seul bonheur de ne plus voir son maître et ne plus craindre le fouet de l'intendant. Oh ! qu'il fut content de revoir Ben-Joseph, et comme ce contentement accrut quand celui-ci lui apprit qu'il pouvait retourner à Krakovie près de sa fille et acheter sa liberté au prix de combattre les ennemis de son pays ! Il était si heureux en l'écoutant qu'il pleurait de joie et l'étouffait presque dans ses embrassements. Après avoir satisfait à ses demandes pressées au sujet de Maria, Ben-Joseph le questionna à son tour ; il apprit que les montagnards

manquaient du nécessaire, que la faim les talonnait, et que par désespoir ils s'étaient décidés à fondre sur les villages les plus rapprochés des montagnes. Bras-du-Diable devait diriger l'expédition, et se trouvait en ce moment à une demi-lieue du poste que gardait Épinard, ce qui expliqua à Ben-Joseph pourquoi une sentinelle était placée au pied des montagnes. A sa prière, Épinard donna le signal par un cri, un montagnard accourut, qui le remplaça volontiers à son poste, afin qu'il pût conduire l'Israélite auprès du chef des Goralles.

Le père de Maria connaissait déjà parfaitement les chemins des Carpathes et leurs moindres détours. Il aidait Ben-Joseph à gravir les rochers escarpés; lui, qui dans le servage avait perdu l'habitude de penser et de parler, racontait à son hôte les merveilles des montagnes, leurs traditions, les appari-

tions surnaturelles dont elles sont le théâtre. Là, il a vu de ses yeux comment le diable se promène pendant la nuit, et descend pour nager dans l'*Étang-Noir*; de l'autre côté, où la Vistule coule avec rapidité, il lui indique l'endroit où réside le beau et le malin esprit, surnommé *Topielec*, qui invitait les montagnards à nager, pour les noyer impitoyablement. Là, sur le mont appelé *Montagne des Femmes*, il prétendait avoir entendu des cris, des hurlements, des vociférations, des rires sardoniques, qu'il n'hésitait pas à attribuer aux sorcières sorties expressément de l'enfer pour tendre des pièges et jouer des mauvais tours aux Goralles. Enfin Epinard connaissait déjà parfaitement toutes les localités. Voilà, disait-il, les monts *Tatry*, les plus élevés des Carpathes, formés de rochers, vomissant des cataractes, entourés de précipices, couverts d'une neige